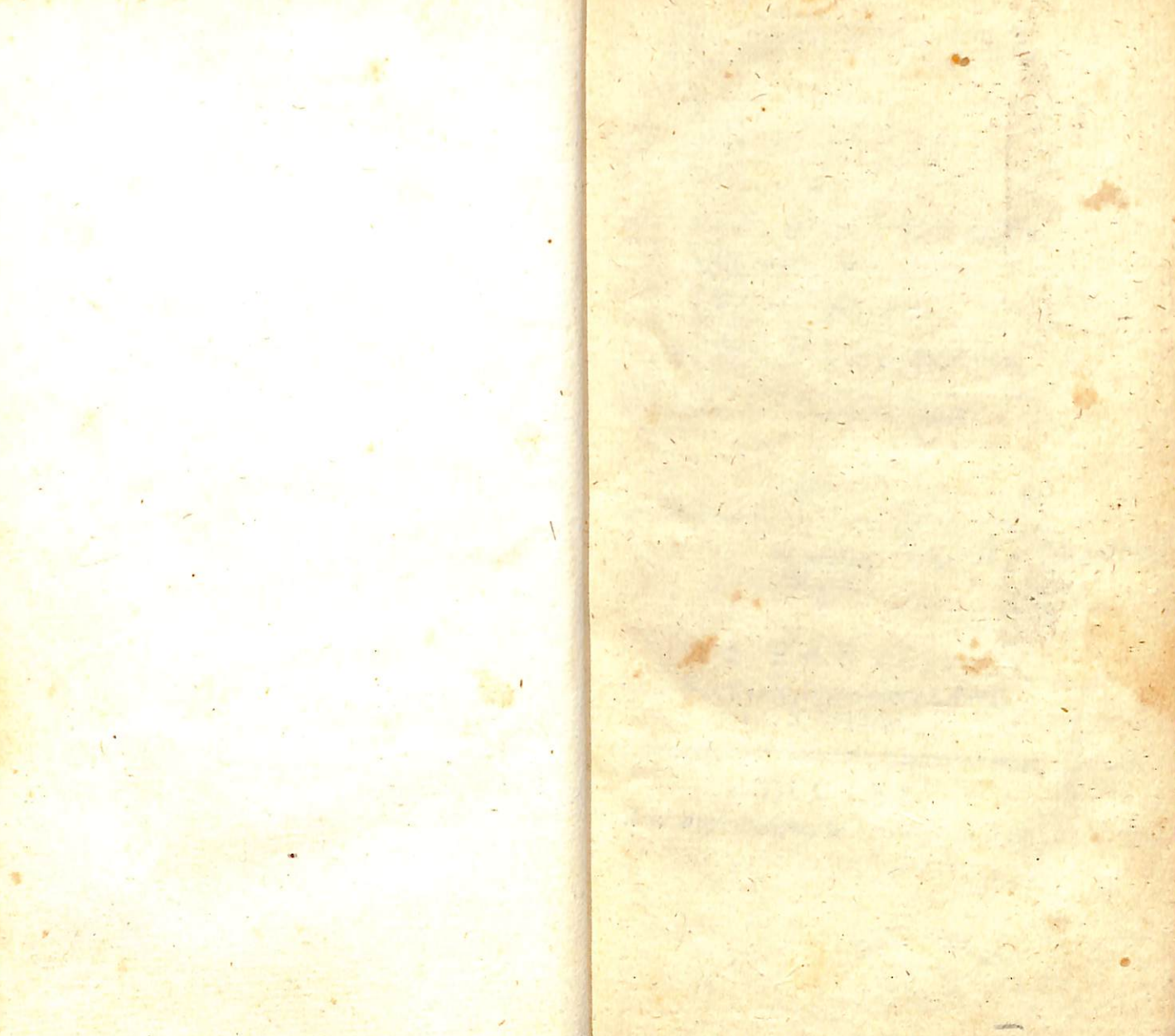






DICTIONNAIRE
DES
PRONOSTICS,
OU

L'ART DE PRÉVOIR LES BONS
ou mauvais Evénemens
dans les Maladies.

Par M. D. T. Docteur en Médecine.

*Medicinam autem optimè faciet medicus, si
antè præsenferit quid eventurum sit cuique
affectui.*

HIPPOCR. Pronost. L. I.



Fondo Passarelli
175

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire,
rue S. Severin.

M DCC LXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





P R É F A C E.

LE Médecin est le ministre & l'interprète de la nature. Ces titres lui imposent des devoirs qui exigent une grande étendue de connoissances. La plus essentielle seroit de sçavoir distinguer exactement jusqu'où s'étend le pouvoir respectif de la nature & de l'art. Il n'est qu'un moyen d'y parvenir ; c'est de se dévouer à l'observation des phénomènes naturels, qui accompagnent les maladies.

a iij

» L'observation, dit un mé-
 » decin philosophe [a], est
 » le premier pas vers l'expé-
 » rience : celle-ci est la base
 » des connoissances certai-
 » nes, & le fondement de
 » tous les succès en méde-
 » cine. »

C'est pour cela que les an-
 ciens médecins observoient
 avec tant d'exactitude tout
 ce qui arrivoit dans le cours
 d'une maladie. Ils avoient
 soin d'examiner sa marche,
 & les moyens par lesquels
 elle tendoit à la santé ou à la

[a] M. Clerc.

mort, afin d'aider les pre-
 miers, & de s'opposer aux
 seconds. C'est en se confor-
 mant à cette méthode qu'Hip-
 pocrate nous a laissé tant de
 préceptes utiles sur le pro-
 nostic : c'est ainsi que l'art
 s'est accru. On n'a pas d'a-
 bord cherché à expliquer les
 phénomènes, mais à les ob-
 server, à les constater. C'est
 en s'affujettissant à cette mar-
 che que Sydenham a rendu
 de si grands services à la mé-
 decine.

Cela seul fait sentir l'utili-
 té ; je pourrois dire la né-
 cessité d'un ouvrage qui pré-
 senteroit le résultat des obser-

ventions des meilleurs médecins de tous les siècles. J'avois entrepris de le recueillir pour mon utilité particulière ; & le petit Dictionnaire , que je donne aujourd'hui au public , n'est qu'un démembrement de ce recueil. On accorde si peu de mérite aux compilations , & nous en avons tant , que je me sentoie peu de penchant à en augmenter le nombre ; mais quelques personnes de l'art , qui ont vu mes recherches , ont prétendu que ce seroit une chose très-utile & très-commode de trouver dans un petit volume , & au premier coup d'œil , toutes

les observations qui indiquent la marche de la nature. En effet , elles sont ou dispersées dans un grand nombre de volumes que tout le monde ne sçauroit se procurer , ou rassemblées sans ordre dans d'autres qu'il est fort long & fort ennuyeux de consulter. J'ai donc consenti à extraire de mon recueil la partie qui concerne , en général , le pronostic. On verra que les médecins observateurs , anciens & modernes , ont été mis à contribution pour la compléter. Les observations des uns ont sup-

plée à celles des autres, & les ont éclairées.

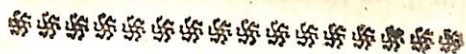
Je n'ai, comme on voit, que le mérite de rédacteur, & souvent de simple copiste, à quelques réflexions près, qu'une pratique suivie dans les hôpitaux, m'ont mis en droit de faire. J'ajouterais que j'ai observé & vérifié la plus grande partie des assertions que contient ce Dictionnaire. On pourra se plaindre, malgré cela, qu'elles ne sont pas toujours positives, & qu'il reste encore bien des doutes répandus sur les généralités des prédictions. J'en con-

viens : c'est moins la faute de l'ouvrage, que de la matière qu'il traite. Il a fallu sur-tout être sincère. Si j'avois par-tout le ton décisif & tranchant, j'aurois peut-être satisfait davantage les jeunes praticiens que chaque pas arrête ; mais je les aurois fait errer. Lequel vaut mieux ?





DICTIONNAIRE
DES
PRONOSTICS.



A B S C È S.



COLLECTION de pus
d'une certaine étendue ;
dans une cavité contre
nature , qui résulte de l'écarte-
ment , ou de l'érosion des parties
solides , produits par la matiere
qui s'est convertie en pus.

Les abscess peuvent être ou l'ef-
fet d'une inflammation idiopathi-
Pronost. A

DICTION-

que de la partie , ou le résultat du transport d'une humeur que la nature a séparée du sang , & qu'elle a déposée pour la disposer à l'évacuation. Communément on réserve le nom d'*abcès* pour la première espèce , & on donne celui de *dépôt* à la seconde.

Il est très-utile , dans la pratique , de prévoir lorsqu'une tumeur inflammatoire doit se terminer par la suppuration , & produire un abcès : c'est ce qu'annoncent l'augmentation des symptômes , le caractère de la douleur , qu'on appelle *pulsative* ; la figure de la tumeur , qui se termine en une pointe extrêmement dure , & dans laquelle on sent un battement beaucoup plus sensible. On connoît que la suppuration se fait , lorsqu'à ces signes se joignent des

frissons irréguliers. La diminution de la tension , de la fièvre , de la douleur & de la chaleur indiquent que la matière est convertie en pus , & que l'abcès est formé. On en a une preuve plus complète , lorsque la tumeur s'amollit , & qu'on sent une fluctuation sous le doigt qui la presse.

Les abcès qui sont le produit d'une humeur qui , cherchant à s'évacuer , se dépose sous la peau , sont regardés comme utiles dans les maladies qui paroissent avec des signes de COCTION , (voyez ce mot ,) aux jours critiques , & sur des parties éloignées des viscères , & du siège de la maladie ; qui se soutiennent sans s'affaïsser , augmentent & suppurent ; qui sont accompagnés de signes favorables , & soulagent les malades. Hippo-

crate préfere ceux qui ont une confistance molle à ceux qui font durs. Les meilleurs, dit-il, s'élevent en dehors, & en pointe : ils fuppurent facilement : leur circonférence n'est pas dure, & la tumeur n'est point partagée en deux, Les autres font mauvais, & le font d'autant plus qu'ils s'éloignent davantage des conditions qu'on vient de prescrire.

Quand un abcès cherche à se former, on ressent des friffons irréguliers. S'il commence à se fixer, la fièvre & la douleur augmentent : les friffons & la chaleur fe fuccèdent fans ordre ; mais, le pus une fois formé, la douleur diminue & devient gravative.

Lorsqu'une fièvre continue a duré plus de vingt jours, que le pouls & les forces se foutiennent

bien, & qu'il ne s'est fait aucune évacuation, on peut s'attendre à un abcès, sur-tout dans les jeunes sujets. Il arrive quelquefois que des urines chargées emportent la matiere qui devoit produire l'abcès : il se formera dans les parties inférieures, si la région des iles est enflammée. Si elle est molle, & sans douleur, il se formera dans les parties supérieures. On regarde comme utile un abcès qui survient aux jambes, dans une pulmonie violente & dangereuse.

Si un abcès s'ouvre dans la cavité du bas ventre, le pus s'y répandra, y séjournera, formera une hydropisie purulente ; & , s'il n'est pas bientôt évacué, on verra arriver successivement la putréfaction, l'enflure du ventre, l'érosion

des viscères, la phthisie & la mort.

La parotide n'est autre chose qu'un abcès produit par un dépôt critique dans les glandes parotides. Il faut remarquer que ce dépôt peut aussi se faire dans les glandes maxillaires.

Les signes, qui précèdent le plus ordinairement la parotide, sont les frissons, le mal de tête, le bourdonnement des oreilles, l'affoiblissement, la furdité, la dureté, la tension, l'enflure des hypochondres; des mouvemens convulsifs avec stupeur; les veines des tempes gonflées; le visage pâle & enflé; les urines *tenues*, & peu abondantes.

Les parotides sont presque toutes suspectes, à cause du peu d'étendue du lieu où elles paroissent, & de la proximité du cerveau.

D'ailleurs elles pressent quelquefois le veine jugulaire, au point que les malades meurent comme s'ils étoient étranglés. En général, les fièvres, dans lesquelles il se forme des parotides, ont toujours de la malignité: on regarde cependant comme utiles dans un malade qui conserve ses forces, celles qui ne sont ni trop étendues ni douloureuses, qui paroissent, après des signes de coction, au déclin de la maladie, & supparent d'abord, ou qui disparaissent après quelque évacuation.

Quelquefois les parotides guérissent les pétéchies dans ceux qui ont la jaunisse & une fièvre aiguë, dont la respiration est profonde & fréquente. S'ils ont froid, & les hypochondres durs, les glandes parotides s'enflent, & les ab-

scès qui y surviennent emportent la jaunisse & la fièvre. Les parotides, qui paroissent au commencement & au milieu des fièvres malignes & pourprées, sont mortelles, ainsi que celles qui ne suppurent pas dans les fièvres ardentes. Si elles n'apportent aucun changement dans les symptômes, & que la maladie augmente, elles sont d'un très-mauvais augure : elles annoncent la mort. Si elles disparoissent sans suppurer, ou sans autre évacuation, les malades meurent ou éprouvent une rechute occasionnée par le transport de la matiere morbifique sur quelqu'autre partie. Une parotide séreuse, qui ne suppure point, ou ne se résout point comme il convient, produit souvent une angine d'un mauvais caractère. Le

point-de-côté, qui survient après l'établissement d'une parotide considérable, la fièvre étant toujours dans le même état, annonce l'affaiblissement & la mort du malade.

Les exanthèmes étant produits par des humeurs qui, cherchant à s'évacuer, se déposent sous la peau, doivent aussi être rangés dans la classe des abscesses.

En général, les exanthèmes sont rarement dangereux, quand ils paroissent après les signes de coction : ils sont même souvent utiles. Les rouges sont les meilleurs, sur-tout s'ils vont toujours en augmentant. Les noirs, les livides sont d'un mauvais augure, ainsi que ceux qui rentrent & disparoissent. Quand ils sont symptomatiques & épidémiques, comme

dans le pourpre , la fièvre pétéchiale , ils sont dangereux. Il vaut mieux alors qu'ils paroissent aux pieds , aux jambes , aux lombes , que sur le dos , la poitrine ou le visage. Ils se guérissent quelquefois par des abcès , des urines bien chargées , la transpiration , la diarrhée , le ptyalisme , &c. Le malade court de grands risques , si , après l'éruption , le pouls reste dur , fréquent , intermittent ; si l'anxiété est grande , la respiration difficile ; si l'insomnie , la sueur continuent ; si les urines sont pâles , aqueuses ; s'il lui semble toujours sentir un vent froid , quoiqu'il soit bien couvert. Lorsque les exanthêmes rentrent , ils peuvent produire l'asthme , la toux , la fièvre , l'hydropisie , des maladies des oreilles & des yeux ,

des spasmes , des mouvemens convulsifs , l'épilepsie , la goutte , la paralysie , &c.

A N X I É T É.

Dans l'anxiété , le malade ne peut pas se tenir long-tems dans la même situation. Il s'agite continuellement dans son lit ; il s'élève , il s'abaisse : il se met tantôt sur un côté , tantôt sur l'autre ; tantôt sur le dos , tantôt sur le ventre : enfin il n'est pas tranquille un seul instant.

L'anxiété est produite , ou par quelque vice de l'estomac , ou par la trop grande quantité d'alimens , ou par l'inflammation de quelque viscere , ou par la prostration des forces , ou par une malignité qui opprime le principe

vital, comme dans la peste ; ou par l'accumulation du sang dans les veines qui se dégorgent dans le cœur, ou enfin par l'approche d'une crise.

Presque toute anxiété est dangereuse, de quelque cause qu'elle vienne, excepté celle qui précède **un** crise parfaite. *Voyez* le mot **CRISE..**) Il n'est pas étonnant qu'alors les malades soient inquiets, troublés, puisque toute la machine est en mouvement par les efforts de la nature qui prépare une excrétion. Dans les fièvres intermittentes, & plusieurs autres maladies, l'anxiété, qui s'annonce avec des nausées & le dégoût, n'est pas à craindre : le vomissement la fait disparaître. On ne doit pas non plus la regarder comme un accident dangereux

dans le plus haut degré des fièvres ardentes, quand la chaleur est considérable : c'est un symptôme ordinaire à cette maladie.

Dans les fièvres où les malades ressentent intérieurement une chaleur brûlante, tandis qu'elle est foible à l'extérieur, l'anxiété est dangereuse, parce que, dans ce cas, elle désigne ou l'inflammation de quelque viscère, ou l'extrême putridité des humeurs, ou la profstration des forces. On doit regarder comme très-pernicieuse l'anxiété qui est accompagnée du froid des extrémités, de sueurs froides locales. Dans les crises même, les anxiétés peuvent devenir fort dangereuses, s'il ne suit aucune évacuation. Dans les maladies aiguës, lorsque la douleur abandonne quelque partie peu essen-

tielle, & que l'anxiété paroît, c'est un mauvais signe. Elle est aussi d'un mauvais augure, à la suite d'une blessure, ou d'un coup.

A P H T E S.

Les aphtes sont des boutons blanchâtres, qui se changent bientôt en de petits ulcères. Ils occupent non-seulement la bouche, mais l'œsophage, l'estomac, & tout le canal intestinal. On les prévient par l'assoupissement & le hoquet. En effet, si le malade n'a pas dormi pendant le cours de la maladie, il s'assoupit alors, & les aphtes paroissent. Le hoquet se met de la partie, lorsque les aphtes attaquent l'estomac; & alors ils sont plus dangereux.

Les aphtes ne sont pas à crain-

dre, lorsqu'ils sont blancs, mous, sans consistance, superficiels, indolens, épars, solitaires, & s'ils viennent d'une cause externe; mais ils sont pernicioeux, s'ils commencent par l'estomac, s'ils sont enflammés, & produisent la difficulté de respirer & d'avaler, sur-tout dans les maladies malignes. On regarde comme très-mauvaises les aphtes qui renaissent continuellement, qui sont jaunes, livides, noires; se couvrent de croûtes, & répandent une mauvaise odeur. Elles sont très à craindre, lorsqu'elles sont symptomatiques dans les fièvres aiguës, & qu'elles sont suivies d'ulcères profonds, putrides, gangreneux.

A P P É T I T.

La machine humaine, tendant

toujours à sa destruction, par les mouvemens même de la vie, les ressorts perdroient leurs forces & leur jeu; les mouvemens languiroient; la machine se détruiroit, si l'Être suprême, qui l'a construite, n'avoit veillé à sa conservation, en présentant des moyens pour ranimer les ressorts fatigués, & , pour ainsi dire, débarrassés; pour rappeler les mouvemens & remonter, en un mot, la machine. Un des principaux moyens, c'est l'usage des alimens, & la boisson. Il falloit donc que l'homme fût porté à s'en servir par quelque sentiment particulier; qu'il y fût entraîné par une sorte de plaisir: c'est ce sentiment qu'il éprouve en effet, qui constitue ce qu'on appelle *appétit*.

L'appétit se divise en deux es-

peces; l'une, par laquelle l'homme est porté à se rassasier d'alimens solides, c'est la faim; l'autre, qui lui fait désirer la boisson, c'est la SOIF. (*Voyez ce mot.*) Nous prenons ici l'appétit pour la faim.

L'appétit peut être vicié de deux manieres, sçavoir, relativement à la quantité des alimens, ou relativement à leur qualité. On conçoit facilement que, par la quantité, on entend le plus ou le moins d'alimens, & que la qualité se rapporte au désir des alimens plus ou moins absurdes, comme on le voit quelquefois dans les femmes enceintes. Voyons de quel préjudice tout cela peut être dans les maladies.

Il est bon que les malades conservent un appétit naturel, surtout dans les maladies de long

cours. Il faut prendre garde de confondre l'appétit morbifique avec celui qui est naturel. Il arrive quelquefois que des malades, sur le point de mourir, ont un appétit dévorant, & se remplissent l'estomac d'alimens. On auroit tort de prendre cela pour un signe favorable. On n'y sera pas trompé, si l'on fait attention aux signes qui ont précédé, ou qui accompagnent cet accident. Si, dans un sujet très-foible, & qui n'a éprouvé aucune crise, cet appétit succède subitement à un long dégoût, soit dans une maladie aiguë, soit dans une maladie chronique, la mort n'est pas loin. La faim canine, produite par des vers, n'est pas dangereuse. Le dégoût des alimens est toujours un mauvais signe. S'il persiste après la mala-

die, il indique une rechute. Dans la fièvre quarte, il indique la corruption de quelque viscere. Quelquefois l'appétit augmente avant l'invasion des mouvemens spasmodiques. Un convalescent, qui ne profite pas des alimens qu'il prend, est en mauvais état. Si la faim subsiste avec le vomissement, la diarrhée, elle dégénere en cachexie ou en hydropisie, lienterie, atrophie, ou marasme. Le dégoût, qui succède à des évacuations considérables, se guérit difficilement; & l'on peut regarder comme presque incurable celui qui procède de la lésion de quelque viscere, ou d'un vice dans la substance de l'estomac.

Lorsque l'appétit est vicié, relativement à la qualité des alimens, on l'appelle *goût dépravé*. Les filles

& les femmes sont sujettes à ces appétits bizarres, qui les portent à manger différentes choses, même les plus révoltantes, dans tout autre tems, souvent très-nuisibles & incapables de nourrir. Ces appétits déréglés ne sont pas dangereux par eux-mêmes; mais ils peuvent quelquefois devenir funestes par la quantité, ou la pernicieuse qualité de la matière qui en est l'objet, qui peut être arrêtée dans les premières voies, ou passer en partie dans la masse du sang.

Lorsque l'appétit se déprave dans les maladies aiguës, c'est un mauvais signe.

ASSOUPISSEMENT.

Voyez SOMMEIL.

ASTHME.

Voyez RESPIRATION.



CÉPHALALGIE.

Voyez DOULEUR.

CHALEUR.

LA chaleur est douce ou violente; & cette dernière peut encore être distinguée en *générale* & en *partielle*.

La chaleur douce & modérée est toujours d'un bon augure, si elle est égale dans toutes les parties du corps, & semblable à celle de l'état de santé; car il faut remarquer qu'on ne peut faire ici comme dans beaucoup d'autres occasions, que des remarques relatives. Tel homme a toujours un degré de chaleur plus fort; tel

autre, plus foible; & ce n'est qu'à près avoir constaté ce degré dans le sujet en fanté, qu'on peut en tirer quelque connoissance utile dans l'état de maladie. Il en est de la chaleur comme du pouls, dont nous parlerons plus bas.

Nous regarderons donc comme bonne la chaleur qui s'éloigne le moins de la naturelle; considérant toujours cette chaleur naturelle, relativement à tel sujet. La plus utile dans les fièvres, c'est la chaleur tempérée, douce, égale, un peu humide, c'est-à-dire avec un peu de moiteur. Tant qu'elle gardera ce caractère, il n'y aura rien à craindre, à moins que la fièvre n'ait de la malignité; & alors les plus habiles y sont souvent trompés. On pourroit cependant, avec beaucoup d'attention, remarquer

que, dans ce cas, on trouve de la rigidité, de la tension dans quelque partie du corps, dans les hypochondres, par exemple. D'ailleurs cette chaleur n'est pas exactement égale dans toutes les parties: il y a quelques nuances de froid. Malgré ce qu'on vient de dire, on ne sçauroit assurer qu'une chaleur excessive, dans la fièvre ardente, soit d'un mauvais augure, si elle se répand également dans toutes les parties. C'est quelquefois un bon signe que la chaleur se déclare plus forte dans une partie externe: elle annonce alors l'expulsion de la matiere morbifique par cette partie. Il est bon aussi que la chaleur des extrémités augmente: c'est une preuve que les viscères ne sont pas enflammés; qu'il n'y a dans leur voisinage

aucun foyer putride , & que la matiere fébrile n'est pas indomptable. *Au déclin des fièvres* , dit Hippocrate , *lorsque la chaleur descend aux pieds , il faut donner des alimens aux malades*. La chaleur , qui succede au frisson dans les fièvres intermittentes , n'est pas à craindre.

La chaleur violente , qui se fait sentir dans tout le corps , ou seulement à la poitrine ou au ventre , est pernicieuse , si elle se soutient long-tems : si elle est suivie de convulsions , elle devient mortelle. Elle a toujours des suites dangereuses , lorsqu'elle est très-forte , & qu'elle dure long-tems. Elle dissipe les parties les plus fluides de nos humeurs ; dessèche , épaisit ce qui reste ; exalte les sels , les huiles , les rend plus irritans

irritans ; déchire les petits vaisseaux , dessèche les fibres , & leur donne de la rigidité. On peut concevoir de-là tous les maux dont elle peut devenir la cause.

En général , les chaleurs locales doivent être regardées comme dangereuses , si on a lieu de croire qu'elles annoncent l'inflammation de quelque partie interne.

COCTION.

L'action , par laquelle les alimens s'affimilent à nos humeurs pour réparer les pertes inévitables , tant que la vie subsiste , s'appelle ordinairement *coction*. Elle dépend de l'énergie des différens organes à l'action desquels les alimens sont successivement soumis.

Ce qu'on appelle *coction* , dans
Pronost. B

les maladies , n'est pas précisément la même chose. Cependant la différence n'est pas grande : elle consiste toute en ce que , dans la première , les organes agissent sur les alimens ; & , dans la seconde , tous leurs efforts se portent sur la matière morbifique. Il suit de-là qu'on n'auroit dû se servir de ce terme , que dans le cas où la matière morbifique est si bien travaillée par l'action des organes , qu'elle s'affimile parfaitement à nos humeurs , sans subir aucune évacuation ; mais on a accordé à ce mot une plus grande étendue ; & l'on appelle , en général , *coction* , dans les maladies , cette action par laquelle l'humeur morbifique , soumise aux forces de la nature , est devenue propre ou à circuler avec les liqueurs animales , ou à

être évacuée par quelque couloir ; ce qu'on appelle *excrétion critique* , *CRISE*. Voyez ce mot.

Dans les maladies aiguës , par exemple , tant qu'on voit un certain mouvement des liquides , plus accéléré que dans l'état de santé , & dépendant de l'action augmentée des solides , on dit que la nature travaille à la coction. Si à cet état il en succede un autre plus tranquille , & qu'il arrive quelqu'évacuation , on dit que la coction est faite , & que la matière morbifique s'évacue.

On convient assez généralement que la fièvre est le moyen par lequel la coction s'exécute : on peut connoître par-là quelle est l'erreur de ceux qui regardent la fièvre comme toujours dangereuse par elle-même. Mais qu'est-ce que

cette nature qui excite la fièvre ; pour faciliter la coction & l'évacuation des humeurs qui causent ou entretiennent la maladie ? Est-ce l'ame qui pourvoit aux besoins & au bien-être de sa maison ? & Stahl a-t-il deviné juste ? Il n'est pas possible de le croire , pour peu qu'on veuille faire attention à tous les phénomènes qu'on observe dans ces instans où l'on prétend que l'ame travaille à délivrer le corps de ce qui peut lui nuire. Des symptomes multipliés & dangereux , au progrès desquels on ne peut trop tôt s'opposer ; des convulsions violentes , quelquefois mortelles , excitées pour une cause légère ; toutes les puissances du corps déchaînées ; la fièvre la plus aiguë , animée pour détacher l'ongle du doigt dans un panaris ; ces

efforts , au contraire , modérés , & trop foibles dans une inflammation sourde du foie , ne pouvant pas prévenir la suppuration & la perte d'un viscere si nécessaire à la santé ; la mort d'une partie , & souvent du tout , produite par des mouvemens aveugles & des moyens qu'il faut que l'art dirige pour les rendre salutaires ; tous ces effets peuvent-ils dépendre d'une cause clairvoyante , d'un principe intelligent , de l'ame enfin ? Assurément on ne voudra pas l'affurer : voilà cependant tout ce que produit ce qu'on appelle *la nature*. Tous ces efforts sont trop constans & trop semblables , pour n'être pas l'effet d'un mécanisme aveugle. Dans tous les tems , dans tous les pays , dans tous les sexes , les âges ; dans tous les animaux , ces efforts s'exéc-

tent de la même manière. Ils consistent dans l'augmentation du mouvement vital ; ainsi la cause de ce mouvement sera aussi la cause que nous cherchons : nous la trouvons avec M. Menuret, d'après les Expériences de M. Haller, dans l'irritabilité. Cette qualité inhérente aux fibres musculaires, & indépendante de l'ame, est le principe moteur, la nature, l'archée, &c. Elle suffit pour expliquer la fièvre, l'inflammation & les autres phénomènes de l'économie animale, qu'on déduisoit de l'ame ou nature. Lorsque les obstacles, irritans ou morbifiques à vaincre, sont dans le système vasculaire, les fibres sont irritées ; l'action des vaisseaux ou des organes est augmentée ; le mouvement est accéléré ; la fièvre pa-

roît ; les obstacles sont vaincus ; la coction se fait ; les causes irritantes sont assimilées ou évacuées, & la maladie disparoît sans que l'ame s'en soit mêlée. . . . Mais cet ouvrage est destiné à la pratique, & non à la théorie de l'art. Je finis cette digression que j'ai cru nécessaire : je ne m'en permettrai que dans cet article. Je reviens à l'observation. Quels sont les signes de coction dont il est tant parlé dans les différens articles de ce Dictionnaire ?

Les signes de coction peuvent se tirer principalement des excréments : ainsi Hippocrate avoit indiqué les urines & les matières fécales, comme pouvant fournir les signes les plus sûrs, communs aux coctions de matière morbifique faite dans quelque partie du

corps que ce soit ; les crachats ; comme propres à faire connoître particulièrement l'état des poumons dans les maladies de la poitrine ; la mucosité des narines , comme propre à distinguer l'état de leurs cavités affectées de catarrhes. Mais il y a un signe plus sûr , & avec lequel nous pouvons nous passer des autres ; nous le devons aux observations répétées d'un illustre Moderne : ce sont les différens caractères que prend le pouls dans les différens états de la maladie. Ce signe a d'ailleurs le double avantage de faire connoître la coction , & d'indiquer par quel couloir les humeurs cuites doivent être évacuées. *Voyez* le mot **POULS**.

Les signes de coction sont toujours d'un heureux présage , non-

seulement lorsqu'ils sont accompagnés d'autres bons signes , mais lors même qu'il s'y en joint de mauvais ; car , avec les signes de coction , les insomnies , les délirés , les vertiges , les anxiétés , les douleurs , les tremblemens , les convulsions , la difficulté de respirer , & autres symptômes qui par eux-mêmes sont pernicieux , deviennent les indices d'une crise salutaire.

Mais autant il y a à compter sur les signes de coction , comme présages salutaires , autant doit-on craindre , lorsqu'ils manquent , & qu'il n'y a que des signes de crudité ; lors même qu'ils sont joints aux meilleurs signes , ou que la maladie paroît terminée , parce qu'on doit s'attendre que le mal aura des suites fâcheuses , ou sera

de longue durée, s'il subsiste encore, & qu'il y aura une rechute, s'il paroît fini.

CONVULSIONS.

On distingue la convulsion des mouvemens spasmodiques : dans le premier cas, les parties demeurent fixes & immobiles ; dans le second, elles sont agitées par des secouffes plus ou moins violentes. La respiration, dans l'un & l'autre cas, souffre peu ; mais le pouls est le plus souvent obscur, & quelquefois fébrile. Ces accidens peuvent être généraux ou particuliers. Les muscles en sont toujours le siège.

Les malades, dans la plupart des convulsions, ne peuvent ni parler ni agir ; mais quelques-uns

dans cet état voient & entendent : ils conservent même le souvenir. Il n'en est pas de même des mouvemens convulsifs : ils prirent ordinairement de tous les sens.

Les convulsions de l'une & de l'autre espèce sont souvent annoncées par une voix aiguë & lugubre, par des éblouissemens & le tintement d'oreille ; par des bâillemens, des pandiculations, des tremblemens ; par des anxiétés, des cardialgies & des nausées ; par des palpitations, & les désordres du pouls ; par un froid, ou un fourmillement aux pieds ou à la paume de la main ; par des soubresauts dans les tendons, & des urines écumantes ; par l'apparence d'un air froid, qui, du coccyx, monte le long de l'épine ; par la

tension des hypochondres , la constriction violente de l'anüs , du col de la vessie , &c. Après l'accès , les malades se sentent brisés & moulus : quelques-uns ont des défaillances , ou tombent dans un profond sommeil ; d'autres restent avec des engourdissemens : il y en a qui le terminent par des cris ou des hurlemens. Plusieurs enfin souffrent , pendant l'accès , un priapisme violent , qui ne cesse pas même après la mort.

La peur & les autres passions de l'ame donnent souvent lieu aux convulsions. Les violens efforts du vomissement , & les purgatifs drastiques , la suppression & la rétention des urines , les vers , sur-tout des enfans ; la goutte remontée , la rentrée des éruptions cutanées , la suppression de la

fueur , &c. peuvent jeter dans cet état. Il est encore la suite de l'abstinence outrée & des grandes pertes. Les contusions , les plaies , les fractures , les luxations , les douleurs extrêmes , & toutes les causes irritant les parties nerveuses , peuvent exciter des convulsions.

Pour l'ordinaire , les convulsions ne sont pas mortelles , à moins qu'elles ne soient fréquentes & très-violentes. Celles qui accompagnent la dentition , ne sont pas fort à craindre , non plus que celles qui paroissent avant l'éruption de la petite vérole , de la rougeole , &c. Elles ne sont pas si dangereuses au commencement des maladies aiguës & malignes , qu'à leur déclin. Celles qui viennent de la suppression de quel-

qu'évacuation, disparaissent, si l'on rétablit l'évacuation supprimée. Celles qui arrivent dans les fièvres, sont moins dangereuses, chez les enfans & les femmes, que chez les adultes & les hommes. Celles qui paroissent dans les fièvres, sans avoir été précédées d'aucuns signes, viennent de l'estomac, & ne sont pas à craindre : le vomissement les fait cesser. Celles qui surviennent à la paralysie la guérissent. Un spasme douloureux est quelquefois utile ; car il faut remarquer qu'il y a des convulsions critiques, qui affoiblissent ou guérissent les fièvres. C'est alors que l'urine épaisse, trouble est d'un bon augure.

Les convulsions sont à craindre, si elles sont un mal chronique, héréditaire : elles peuvent se termi-

ner par l'épilepsie, la mélancholie, la paralysie : elles sont périr par l'apoplexie. Si un homme yvre entre en convulsion, il mourra, à moins que la fièvre ne le sauve. Il vaut mieux que la fièvre succède à la convulsion, que celle-ci à la fièvre. Ceux qui, dans un accès de convulsion, ont les yeux fort brillans, ne sont pas loin du délire ; & leur maladie sera encore longue. Les convulsions, au commencement des fièvres, indiquent la violence de la maladie : elles sont cependant moins dangereuses alors, que dans l'état [a] de la fièvre, s'il ne paroît aucun signe de

[a] On distingue, dans les maladies, trois périodes ; le commencement ou l'accroissement, l'état ou la violence, & la fin ou le déclin.

coction. Dans les fièvres aiguës, les convulsions, qui sont accompagnées de douleurs fortes aux environs des viscères, sont dangereuses, ainsi que celles qui succèdent au sommeil, à l'assoupissement. Celles qu'éprouvent les phrénétiques, qui succèdent aux violentes douleurs de tête, aux veilles assidues, aux tremblemens, sont d'un très-mauvais augure.

Si à une grande foiblesse survient un spasme particulier des lèvres, des yeux, des narines, la mort n'est pas loin. Les convulsions, ou le spasme, qui suivent les grandes évacuations, ne sont pas sans danger. Les jeunes gens, qui sont souvent attaqués de spasmes, sont menacés de goutte dans l'âge adulte. Ceux qui sont attaqués d'un *tetanos* violent, meu-

rent en quatre jours; mais, s'ils vont au-delà, il n'y a plus rien à craindre. Toute convulsion, à la suite d'une blessure, est mortelle. En général, on peut distinguer les convulsions dangereuses de celles qui ne le sont pas, par les circonstances qui les accompagnent.

C O U C H E R.

Tous les médecins savent qu'on peut connoître le degré de force ou de foiblesse des malades par la manière dont ils se tiennent dans leur lit, & la posture qu'ils y prennent. Si elle est semblable à celle d'un homme sain, c'est un bon augure; c'est une preuve que le malade n'a pas perdu beaucoup de ses forces, & que la maladie n'est pas encore dangereuse. Si, au con-

traire, cette posture s'éloigne de la naturelle, on doit la regarder comme d'autant plus dangereuse, qu'elle s'en éloignera davantage. Dans l'examen qu'on en fait, il faut avoir égard à l'habitude du malade. On peut regarder comme dangereusement malade celui qui se tient négligemment, une main jettée d'un côté, un pied de l'autre; qui se laisse aller aux pieds du lit, qui reste découvert, qui ne paroît enfin, en aucune manière, avoir la force de se soutenir.

COULEUR.

Les grands praticiens sçavent combien on peut tirer de présages des différentes couleurs des malades; mais ce ne feroit qu'avec beaucoup de peine qu'ils pour-

roient l'écrire. C'est ici une branche de ces connoissances, non traditionnelles, qui se classent dans la tête du grand médecin, sans qu'il y fasse presque aucune attention réfléchie. Il juge, au premier coup d'œil, & rarement il se trompe. Demandez-lui les motifs de son jugement? Il ne pourra les exposer qu'avec beaucoup de difficulté. Essayons cependant de fixer quelque chose de certain sur les présages qu'on peut tirer des couleurs dans les différentes maladies.

Le corps des malades peut changer successivement de couleur: il peut devenir pâle, rouge, blanc, jaune, verd, plombé, ou noir. Quelquefois ce changement de couleur est critique; ce qu'on connoît par la présence des signes

de coction , (Voyez les mots COCTION , CRISE ;) & alors il ne doit pas inquiéter. D'autres fois il est symptomatique ; & , dans ce cas , on doit y faire attention.

Il y a des changemens de couleur , qui correspondent naturellement aux différens tems des maladies , dans les accès des fièvres intermittentes : par exemple , le malade est pâle au commencement , rouge vers la fin. On sent bien qu'il n'y a pas grande attention à faire à cette espèce de changement. Voyons les connoissances qu'on peut tirer des autres.

La couleur rouge est occasionnée par l'abondance du sang dans les petits vaisseaux de la peau. Si un malade a le visage bien rouge , & qu'il y ait d'ailleurs quelques signes de coction , on peut atten-

dre une hémorrhagie critique des narines. S'il n'y a aucun signe de coction , il faudra s'attendre à quelque inflammation à la tête , à la phrénésie , par exemple ; ce qui deviendra bien plus sûr , si cette couleur persiste , malgré l'écoulement des règles ou des hémorrhoïdes : elle peut aussi présager les convulsions dans les enfans. Dans l'angine , lorsque le cou & la poitrine deviennent rouges , c'est un signe salutaire : c'est une preuve , dit Hippocrate , que la maladie gagne le dehors ; ce qui est d'un bien plus heureux présage que si elle rentroit. La couleur rouge érépipélateuse des bras & des jambes , dans les maladies aiguës , est encore d'un bon augure. Dans les fièvres malignes , & d'un mauvais caractère , on doit crain-

dre l'éruption des taches rouges sur le dos & les autres parties, si elles ne soulagent pas le malade. Voyez le mot ABSCÈS.

Quant à la couleur jaune, on ne sçauroit douter qu'elle ne vienne de la bile. Si elle est dûe à une crise, ce qui peut très-bien arriver, elle ne doit pas effrayer. Si elle est symptomatique, elle indique un embarras au foie, des obstacles à la sécrétion, ou à l'excrétion de la bile. Voyez JAUNISSE.

La couleur verte est toujours de mauvais augure. Le visage prend cette couleur dans le *chlorosis* invétéré. Elle est aussi l'effet des poisons qui dissolvent & corrompent rapidement la masse des humeurs.

Le corps des malades peut de-

venir blanc, à cause du froid; ce qui est dangereux dans les maladies aiguës. Il prend aussi cette couleur dans les empyèmes, lorsque le pus, contenu dans le poulmon, est répandu dans la capacité de la poitrine; & alors la mort n'est pas loin. La pâleur n'est dangereuse qu'autant qu'elle est accompagnée d'autres signes de mauvais augure. Les couleurs livides & noires sont très-dangereuses. Elles sont ordinairement la suite de la corruption des humeurs, & de l'extinction de la chaleur naturelle. Tous ceux qui exercent la médecine, sçavent que les taches livides, ou noires, dans quelque partie que ce soit, sont des preuves de la putridité pestentielle des humeurs. Les poisons

produisent aussi des taches noires ; c'est pourquoi on peut toujours les regarder comme mortelles. *Si les lèvres, dit Hippocrate, les paupieres, ou le nez, deviennent livides, la mort est prochaine.* En effet, il est très-rare que ce soit la suite d'une crise : cependant, comme cela pourroit arriver, on sçaura bien le distinguer par les forces du malade, & le soulagement qu'il en recevra ; je dis les forces & le soulagement réunis, parce qu'il peut arriver qu'il ne ressente plus de douleur après l'éruption de cette couleur noire ; mais souvent il s'affoiblit ; & c'est alors un bien plus mauvais signe, puisqu'il annonce la gangrene. *Voyez le mot DOULEUR.*

CRA-

CRACHATS.

Quoiqu'on appelle ordinairement *crachat* tout ce qui sort de la bouche sans vomissement, nous n'entendrons ici, par ce mot, que les matieres rejettées par la toux, parce que cette espee de crachat appartient davantage au pronostic des maladies, qui est seul notre objet.

Les crachats indiquent l'état des maladies du poumon, de la poitrine, de la trachée-artere de la gorge, & enfin des parties qui servent à la respiration. Ils diffèrent entr'eux, 1^o par la figure ; car ils peuvent être uniformes, ronds, écumeux, sanguinolens, purulens ; 2^o par la couleur : ils sont blancs, pâles, roux, rouges, verts, livides, noirs, & de di-

Pronost. C

verfes couleurs ; 3^o par la quantité, ou ils font fréquens, ou ils font rares, ou il n'y en a point ; 4^o par la matiere, qui peut être simple ou composée ; 5^o par l'odeur, ils peuvent en exhaler une bonne, ou n'en avoir aucune ; 6^o par la faveur : ils font infipides, doux, falés, amers, âcres, &c ; 7^o par la facilité ou la difficulté qu'ils ont à fortir ; 8^o par le plus ou le moins de foulagement qu'ils procurent.

Dans les affections de la poitrine, où il n'y a ni fièvre ni inflammation, les crachats qui font blancs, legers, uniformes, peu glutineux, & qui ne font ni jaunes, ni pâles, ni roux, ni verts, ni livides, ni noirs, font les meilleurs, ainfi que ceux qui sortent facilement, fans faire beaucoup

touffer, qui diminuent la toux & la difficulté de respirer.

Dans les pleurésies & les péripleumonies, les meilleurs crachats font ceux qui paroissent, lorsque la coction est parfaite. Ils font blancs, legers, uniformes, ni trop épais ni trop liquides, & sortent facilement. Si la maladie n'est pas dangereuse, les malades crachent dès le commencement ; & c'est une preuve que la coction ne sera pas difficile : dans ce cas, les crachats doivent être jaunâtres & un peu teints de sang. Si cette espece de crachats paroît plus tard, ils ne font pas d'un si bon augure. On ne doit pas cependant les croire bien mauvais : ils annoncent seulement la longueur de la maladie ; mais ils ne font pas inutiles, en ce

qu'ils font toujours une évacuation de la matiere morbifique.

Dans ceux qui ne sont pas malades, on doit regarder comme dangereux les crachats visqueux, ronds, bilieux, salés, ou âcres. Ils excitent la toux, peuvent obstruer les voies de la respiration, & ainsi amener la suffocation: ils peuvent ronger les artéριοles, & exciter par-là le crachement de sang, de pus, & la phthisie. Toutes les fois que le crachement de sang est suivi de crachats purulens, il produit la phthisie.

Dans la pleurésie & la péripleurésie, on doit regarder, comme étant de mauvais augure, tous les crachats trop visqueux, écumeux, jaunes, roux, verts, porracés, livides, noirs, fétides,

& qui sortent avec peine; qui ne soulagent ni la toux ni la difficulté de respirer; qui, au contraire, augmentent la fièvre, la toux, & gênent davantage la respiration. Si, après que la maladie a déjà duré quelque tems, les crachats ne sont pas cuits, blancs, & critiques, c'est un mauvais signe. Il est bien plus dangereux que l'expectoration ne s'établisse point, ou qu'elle se supprime, après avoir été établie, sans avoir jugé entièrement la maladie. Voyez EMPYÈME.

C R I S E.

Crise, ou jugement, c'est la même chose. Nous ne recherchons pas ici l'origine de ce mot, ni les différentes interprétations qu'il a plu aux auteurs de lui don-

ner : il nous suffit de ſçavoir ce qu'on appelle *crife*, dans les maladies, l'inſtant où paroiffent les plus grands troubles, où de nouveaux phénomènes ſe préſentent ſubitement, & ſont ſuivis d'un changement en mieux ou en pire, lequel changement eſt accompagné ou ſuivi d'excrétions remarquables, ou de dépôts d'humeurs dans quelque partie du corps.

Tous les événemens, qui accompagnent la *crife*, en prennent leurs noms. C'eſt ainſi qu'on appelle *critiques* tous les troubles, les évacuations, les dépôts qui accompagnent ou ſuivent la *crife*.

Les *crifes* ſe font dans l'état de la maladie, c'eſt-à-dire au dernier inſtant de ſon accroiffement [*a*],

[*a*] Voyez la Note de la page 39.

lorsque la nature rafſemblent toutes les forces qui lui reſtent, pour livrer bataille à la maladie [*a*], juſqu'à ce qu'elle ait remporté une entière victoire, ou qu'elle ait ſuccombé ſous l'effort du mal. Dans le premier cas, on dit que la *crife* eſt bonne : dans le ſecond, on dit qu'elle eſt mauvaife ; & ſi la maladie, ou la nature, n'eſt pas abſolument vaincue, & qu'il reſte encore quelque levain ; qu'on me permette ce mot, on dit que la *crife* eſt imparfaite.

Il n'y a pas de queſtion, en médecine, ſur laquelle on ait plus diſputé que ſur celle des *crifes*.

[*a*] Exprefſions métaphoriques dont ſe ſont ſervis tous les Anciens, & que l'uſage a conſacrées. On peut en voir l'explication au mot *COCTION*.

On peut voir, à ce sujet, l'excellente Differtation de M. de Bordeu, dans l'Encyclopédie, au mot CRISE. Il n'y prend positivement aucun parti ; mais ses autres ouvrages, & sur-tout *la Prédiction des Crises par le pouls*, dont nous aurons occasion de parler plus d'une fois, prouvent qu'il croit, avec tous les médecins observateurs, à l'existence des crises. En effet, on ne sçauroit le nier, & les remarques des Anciens sur cette matiere ne peuvent être que fort utiles au médecin ; mais avouons qu'on n'observe pas, à beaucoup près, aussi exactement & aussi soigneusement les phénomènes des maladies, que les anciens médecins. On se livre trop au raisonnement : on se fait une théorie d'après ses idées ; & l'on

veut que la pratique y corresponde : de-là des erreurs sans nombre, qu'on reconnoît enfin après de fréquentes catastrophes. Je vois tous les vieux médecins observateurs croire aux crises ; cela seul suffiroit pour me déterminer.

Cependant on ne doit pas s'attendre à voir des crises bien marquées dans toutes les maladies. Van-Swieten nous avertit, d'après Sydenham, qu'il y a certaines especes de fièvres que la nature guérit d'une maniere qui lui est particuliere, sans aucune évacuation sensible, en assimilant sans doute la cause morbifique à nos humeurs, & en la rendant propre à circuler avec nos liquides : d'ailleurs, ajoute-t-il, la mort arrive souvent sans avoir été précédée

par aucune crise, comme Galien l'avoit remarqué en disant : *Le premier & le plus terrible signe qui indique que la mort suivra sans crise, c'est l'extrême foiblesse du malade; & le second, s'il n'y a presque aucun signe de coction, si la maladie est considérable & maligne, & si elle parcourt rapidement ses périodes.*

Il arrive aussi quelquefois qu'on croit le malade hors de danger, après quelques évacuations critiques : on annonce qu'il est guéri; l'on est contredit par une sorte de rechute. C'est qu'alors on n'a pas fait attention que la crise n'étoit qu'imparfaite. Les Anciens, plus habiles que nous dans le pronostic, ne s'y méprennent pas. Ils nous ont laissé des signes qui nous dirigeront dans ces occasions, si nous savons y faire atten-

tion; nous en parlerons bientôt : voyons à présent ce qu'on entend par *jours critiques*. C'est ici le lieu d'en parler : nous n'en ferons pas un article à part; ils appartiennent de trop près aux crises. Van-Swieten fera encore ici notre guide.

Les Anciens examinoient scrupuleusement les divers changemens qui se faisoient, chaque jour, dans les maladies : c'est ainsi qu'ils s'aperçurent que les grands changemens & les évacuations, qui précèdent, suivent ou accompagnent les crises, se font régulièrement à tel jour marqué; & ils appellerent ces *jours critiques* : de-là cette distinction des différens jours de la maladie, en *critiques*, & *non-critiques*; car, quoique les crises puissent paroître,

tous les jours de la maladie, il y a, disoient-ils, une différence remarquable en ce qu'elles arrivent le plus souvent à tel jour déterminé; & qu'il y a quelque préface à tirer, lorsqu'elles devancent ce jour, ou paroissent plus tard. C'est pourquoi on a appelé proprement *critiques* les jours auxquels on avoit observé les crises les plus fréquentes & les plus parfaites, sans aucune sorte de rechute. Ce n'étoit pas seulement par les changemens subits, en mieux ou en pire, qu'on remarquoit les jours critiques, mais encore parce que, dans les maladies d'un mauvais caractère, c'étoit aussi à ces mêmes jours qu'on voyoit arriver la mort, ou la détérioration de l'état du malade.

Tout cela n'empêche pas qu'il

n'y ait des maladies, où tout est troublé, qui ne suivent aucune règle; mais les Anciens avoient sçu distinguer ces cas, comme on l'a vu plus haut. Nous allons donner, d'après leurs différens ouvrages, une idée des jours critiques; ou plutôt nous allons extraire ce qui suit de la Dissertation de M. de Bordeu.

» Entre les jours critiques, il y en a qui jugent parfaitement & favorablement: ils sont nommés *principaux* ou *radicaux*, ou simplement *critiques*; tels sont le septieme, le quatorzieme & le vingtieme. Il en est d'autres qui ont été regardés comme tenant le second rang parmi les jours heureux: ce sont le neuvieme, l'onzieme & le dix-septieme. Le troi-

sieme, le quatrieme & le cinquieme jugent moins parfaitement. Le sixieme juge fort souvent; mais il juge mal & imparfaitement. Le huitieme & le douzieme jugent mal aussi; mais ils jugent rarement. Enfin le douzieme, le seizieme & le dix-huitieme ne jugent presque jamais. On voit par ce précis quels sont les bons & les mauvais jours dans une maladie aiguë. Les éminemment bons sont le septieme, le quatorzieme & le vingtieme: tous les autres jours sont plus ou moins dangereux & mauvais. Ils jugent quelquefois; mais ils ne valent pas les premiers, en tant que critiques. Ils ne sont pas même précisément regardés comme tels: c'est pourquoi on leur a donné des

dénominations particulieres, & on les a distingués en *indices*, en *intercalaires*, & en *viides*.

Les jours *indices*, ou indicateurs, qui forment le premier ordre après les trois critiques, & qu'on appelle aussi *contemplatifs*, sont ceux qui indiquent ou qui annoncent que la crise sera parfaite, & qu'elle se fera dans un des jours radicaux. De cet ordre, sont le quatrieme, l'onzieme & le dix-septieme. Le quatrieme, qui est le premier des indices, comme le septieme est le premier des critiques, annonce le septieme qui n'est jamais aussi parfait qu'il doit l'être, s'il n'est indiqué ou annoncé. Ainsi le quatrieme est, par sa nature, indice du septieme, pourvu qu'il n'arrive rien d'extraordinaire; car il peut se faire,

non-seulement qu'il soit critique lui-même, mais encore qu'il n'indique rien, soit par la nature de la maladie, lorsqu'elle est très-aiguë, soit par les mauvaises manœuvres du médecin, ou par quelque autre cause à laquelle il ne faut pas s'attendre ordinairement. Enfin le quatrième indique quelquefois que la mort peut arriver avant le septième; & c'est ce qu'il faut craindre, lorsque les changemens, qu'il excite, passent les bornes ordinaires. Le onzième est indice du quatorzième. Il est moins régulier, moins exact que le quatrième; &, comme lui, il devient quelquefois critique, & même plus souvent; car Galien a observé que tous ses malades furent jugés au onzième, dans un certain automne. Le dix-septième est

indice du vingtième; & si la crise se fait le vingt-unième, le dix-septième cède cette prérogative au dix-huitième.

Les jours qu'on nomme *intercalaires*, ou provocateurs, sont le troisième, le cinquième, le neuvième, le treizième & le dix-neuvième. Ils sont comme les lieutenans des critiques; mais ils ne les valent jamais: s'ils font la crise, on doit craindre une rechute. Le neuvième, se trouvant entre le septième & le quatorzième, peut être quelquefois heureux. Galien le place entre les critiques du second ordre, & cela, parce qu'il répare la crise du septième, ou qu'il avance celle du quatorzième. Le treizième & le dix-neuvième sont très-foibles; le dernier, plus encore que le premier.

quatrieme, & le quarantieme lui-même. On compte ceux-ci de sept en sept; au lieu que, depuis le premier jour jusqu'au vingtieme, ou vingt-unieme, on les compte non-seulement par sept, ou par septenaires, mais encore par quatre ou par quartenaires. Le septieme, le quatorzieme, le vingtieme, ou le vingt-unieme, sont les trois septenaires les plus importants. Le quatrieme, le huitieme, le douzieme, le seizieme & le vingtieme sont les quartenaires les plus remarquables, & les seuls auxquels on fasse attention. Quelques Anciens ont appelé ces derniers jours *semi-septenaires*. Ils ont aussi divisé en général, les jours, en *pairs*, & en *impairs*.

Le jour médicinal étoit de vingt-

quatre heures, selon les Anciens, comme le jour naturel. La premiere heure de ce jour médical étoit la premiere heure de la maladie, qui, ne commençant pas toujours au commencement d'un jour naturel, pouvoit n'être qu'à son second jour, lorsqu'on comptoit le troisieme jour naturel, depuis son commencement....»

Au reste, quoi qu'il en soit de la maniere de compter les jours critiques, nous pouvons l'abandonner aux reproches qu'on lui a faits, sans croire, pour cela, que le fonds de la doctrine des crises en soit affoibli. Il n'en est pas moins vrai que les maladies se jugent plutôt ou plus tard, & qu'il se fait une coction, ou une assimilation des causes morbifiques par les forces de la nature. Les An-

ciens pourroient bien avoir donné trop de crédit aux nombres , fans qu'il fuive de-là que , dans le traitement des maladies aiguës , on ne doive faire aucune attention à la marche de la nature. Peut-être en effet , est-il possible que telle maladie parcoure plus rapidement *ses tems* , dans tel sujet que dans tel autre. La différence de température , celle de la nature des causes qui ont produit la maladie , les diverses forces respectives des organes , le plus ou le moins de réaction des solides sur les fluides , ou telle autre cause que l'on voudra , pourront bien mettre de la différence dans la plus ou moins grande célérité de la coction. Mais que conclure de-là ? Que la coction s'exécute dans les uns plutôt , dans d'autres plus tard , mais

qu'elle ne s'en exécute pas moins ; que peut-être on a tort de compter les jours avec une exactitude scrupuleuse , mais qu'il faut toujours faire beaucoup d'attention aux signes de coction que nous avons indiqués , en traitant cet article , parce que le médecin doit mettre bien de la différence entre une maladie qui est dans son accroissement , & la même maladie , lorsqu'elle est parvenue à son état ou à son accroissement. Qu'on ouvre les ouvrages des meilleurs praticiens , des plus exacts observateurs , & on se convaincra qu'ils ont toujours eu égard à ces différens tems , dans le traitement des maladies. Il est donc intéressant de connoître ce que l'observation nous a appris sur cette matiere.

Il ne suffit pas de sçavoir , en

général, qu'il se fera une crise dans une maladie considérable, lorsque les forces de la nature sont assez robustes; il faut encore connoître l'instant où elle se fera, distinguer sa nature, & prévoir ses effets.

On est sûr que la crise se prépare, & n'est pas loin, lorsqu'après de violentes secousses, on sent plus ou moins de développement dans le *POULS*, (*Voyez ce mot.*) lorsqu'on a vu quelques signes de coction, & que les forces se soutiennent, malgré la forte dépense qui s'en est faite dans l'exacerbation qui précède les crises.

Celles qu'on peut regarder comme salutaires, sont de deux especes; les unes parfaites, & qui anéantissent absolument la maladie,

die; les autres imparfaites, qui ne jugent pas en dernier ressort, mais qui diminuent toujours la cause du mal. On reconnoîtra la premiere par les signes d'une bonne coction, par le tems de la maladie où elle arrive, c'est-à-dire, lorsqu'elle est dans ce qu'on appelle *son état*; par les excréctions, qui l'auront suivie: elles doivent convenir à la nature de la maladie, soulager le malade, lui rendre des forces, des couleurs, de la tranquillité, & rétablir le pouls dans son état naturel.

La seconde espece de crise est; comme nous l'avons dit souvent, salutaire; mais on ne doit pas absolument compter sur elle pour la guérison entiere des maladies. On distingue ces crises des premieres,

Pronost.

D

en ce qu'elles n'ont pas été précédées d'une coction parfaite, & qu'elles n'arrivent pas dans l'état de la maladie, mais vers la fin de son accroissement. Dans ce cas, il y a bien quelques excrétions; mais elles n'ont pas toutes les qualités que nous avons indiquées plus haut. Cette espece de crise est ordinairement suivie de rechutes; & il reste toujours quelques signes qui les présagent.

Les crises pernicieuses se connoîtront par les signes contraires à ceux des crises salutaires: par exemple, elles ne seront précédées d'aucun signe de coction; car elles paroissent ordinairement au commencement des maladies; & l'on sçait, que la nature n'ayant encore pu combattre les causes du

mal, il ne peut pas se faire d'excrétion utile. Un autre signe encore plus certain, c'est qu'après de telles crises, les malades, loin d'être foulagés, se trouveront plus mal, &c.

Les différens articles de ce Dictionnaire suppléent à un plus grand détail sur cette matiere.





DÉJECTIONS.

(Voyez EXCRÉMENS.)

DÉLIRE.

IL y a de différentes sortes de délires : les uns sont tranquilles, d'autres furieux ; les uns sont particuliers, & affectés à un objet déterminé : d'autres sont généraux, & se manifestent par toutes les actions du malade.

Un homme, qui est dans le délire, fait des choses qu'il n'est pas habitué de faire. Il chante : il pleure ; il tient des discours sans ordre, sans suite ; répond des choses absurdes, quand on l'interroge ; crache au visage

de ceux qui sont autour de lui ; demande des choses ridicules ; oublie ce qu'il vient de dire ou de faire ; chasse aux mouches, &c. Il n'est pas nécessaire d'indiquer ici tous les signes du délire : il se manifeste assez. Voyons quels présages on peut en tirer.

Le délire seul ne sçauroit donner de grandes connoissances pour le pronostic. Il faut y joindre l'examen des autres signes : ainsi le délire, qui est accompagné de signes utiles, n'est pas à craindre, sur-tout s'il n'est ni continuel, ni violent, ni féroce, & s'il n'est pas général. Le délire intermittent, qui revient par accès ; qui est léger, petit, n'est jamais pernicieux. Mais il faut bien prendre garde de s'y tromper, & de confondre avec le délire que nous

venons de décrire , celui qui ne paroît petit & léger , que parce que le malade est trop affoibli , & près de sa fin ; ce qu'on connoîtra par l'examen des forces , par le pouls , &c. Les délires gais sont moins à craindre que les autres.

Il y a des délires critiques , qui sont dûs aux troubles qu'éprouve la machine , à l'approche de la crise. Ils ne sont pas fort dangereux : on les connoît par la douleur , la pesanteur de la tête , la furdité , les convulsions , les larmes involontaires , le tintement d'oreille , &c. accompagnés de signes de coction. S'ils sont suivis d'évacuations suffisantes , la maladie se termine heureusement. On observe que le sommeil , qui succède au délire , est d'un bon au-

gure : c'est un signe que la cause du délire est anéantie ou diminuée , sur-tout si le sommeil est tranquille & naturel.

On connoîtra les délires dangereux , par le tems de la maladie auquel ils paroissent , par les forces du malade , par les mauvais signes qui les accompagnent ou qui les suivent. Tous les délires phrénétiques sont mortels , quoiqu'on ne meure pas toujours de la phrénésie. On doit regarder comme dangereux les délires qui ont pour objet des choses nécessaires : par exemple , quand un malade s'obstine à ne rien prendre , de peur d'être empoisonné ; ceux qui sont violens & continuels , qui sont accompagnés d'une voix tremblante , d'une convulsion de la langue , & d'autres

signes de mauvais augure. Si, dans une fièvre continue, le malade paroît dans un délire tranquille, & s'il a la respiration profonde, il deviendra phrénétique. Le délire, qui succède à la surdité, est pernicieux. Si la surdité, au contraire, succède au délire, c'est un signe de guérison. Le délire léger, qui augmente par gradation, devient bientôt une phrénésie dangereuse.

D E N T S.

L'examen des dents ne peut pas nous donner de grandes lumières. C'est un bon signe, dit-on, lorsqu'elles conservent leur état naturel. Si, au contraire, elles la perdent, ç'en est un mauvais. On a vu mourir bien des malades, dont la mort n'avoit été annoncée par

aucun dérangement dans la situation naturelle des dents. Il est vrai cependant que, si elle vient à changer, on n'en peut tirer qu'un mauvais présage. C'est de-là qu'Hippocrate a dit : *Si quelqu'un, contre sa coutume, éprouve des grincemens de dents, c'est un signe pernicieux.* En effet, ajoûte Galien, ces grincemens annoncent le délire, & souvent la mort. Il faut remarquer que ce grincement peut arriver ou par la convulsion, ou par la foiblesse des muscles de la mâchoire. On ne peut s'attendre au délire, que dans le premier cas.

Si, dans les fièvres, il s'attache aux dents des matieres noires & sèches, c'est un signe dangereux.

Quoique l'hémorrhagie critique des gencives soit très-rare, elle peut cependant arriver.

DOULEUR.

Il n'est pas nécessaire d'expliquer ce que c'est que la douleur. Il n'est pas d'homme qui ne l'ait éprouvé, puisqu'il est, par sa nature, soumis aux souffrances.

On regarde comme peu dangereuse la douleur qui n'est pas considérable, qui n'est pas fixe, qui n'est pas durable, & qui n'a pas son siège dans un organe principal, mais dans une partie moins importante. Les douleurs servent quelquefois, dans les maladies aiguës, à annoncer un bon effet, un événement salutaire : telles sont celles qui surviennent immédiatement avant les crises, avec des signes de coction, dans une partie qui ne sert pas aux fonctions prin-

cipales, comme les cuisses, les jambes. Celles de cette nature, qui ne sont pas continues, & qui se dissipent après quelque effet qui en ait pu emporter la cause, comme après quelque évacuation que la nature ou l'art ont faites à propos, ne sont pas dangereuses, sur-tout si elles ne sont accompagnées d'aucun mauvais signe, & dans le cas même où la fièvre persisteroit, après qu'elles paroïtroient dissipées, parce qu'elle est une continuation de l'effort qu'a fait la nature pour résoudre l'humeur morbifique.

Cela n'empêche pas qu'on ne puisse dire, en général, que, comme rien de ce qui peut causer de la douleur, n'est salutaire, elle doit toujours être regardée comme nuisible par elle-même, pour peu

qu'elle soit violente ou continue ; parce qu'elle abolit les forces , elle trouble les fonctions ; elle empêche la coction des humeurs morbifiques ; elle produit toujours , d'une maniere proportionnée à son intensité , quelques mauvais effets ; des insomnies , la fièvre , les convulsions , l'éréthisme , & , par conséquent , le trouble des excrétiions & sécrétions , enfin la gangrene.

Toute douleur , qui affecte un organe principal , est bien pernicieuse , sur-tout si elle tourmente beaucoup , & qu'elle subsiste longtemps ; si elle fait perdre à la partie sa chaleur naturelle , & qu'elle la rende insensible.

Les douleurs , qui se font sentir au commencement des maladies , sont ordinairement symptomati-

ques ; & , si elles ont leur siège dans les cavités qui contiennent les viscères , elles sont un signe d'inflammation , ou tout au moins de disposition inflammatoire , principalement , si elles sont accompagnées de fièvres , de tension dans la partie. Celles qui , ayant commencé dans les parties éloignées des viscères , s'en approchent ensuite , sont à craindre. Dans ce cas , dit Hippocrate , il faut examiner les autres signes ; car , s'il y en a de mauvais , il faut désespérer de la vie du malade. Mais , si la douleur , quittant les extrémités pour s'approcher des viscères , n'est accompagnée d'aucun autre signe mauvais , on doit s'attendre seulement à une suppuration dans le lieu où la douleur va se fixer. S'il survient , dans les fié-



vres , une grande chaleur à l'estomac , avec douleur vers l'orifice supérieur , c'est un mauvais signe. Les convulsions & les douleurs violentes , qui surviennent autour des viscères , dans les fièvres continues , sont de très-mauvais augure. La douleur aiguë des oreilles , dans une fièvre violente , est un mauvais signe , parce qu'il y a lieu de craindre qu'il ne survienne un délire ou une défaillance.

Toutes les douleurs , qui sont la suite d'une métastase , sont toujours très-dangereuses. (*Voyez le mot MÉTASTASE.*) Quelquefois les violentes douleurs cessent tout-à-coup. Dans les péripneumonies , par exemple , le malade paroît soulagé : il est plus calme ; on le croit hors de danger ; & , quelques instans après , il périt. Il faut

se défier de ces changemens subits , qui ne se font souvent , que lorsque tout est désespéré. C'est une apparence trompeuse ; & la douleur ne cesse , que parce que la gangrene est formée.

Tout homme sain , qui est saisi tout-à-coup d'une violente douleur de tête , & perd la parole , meurt en sept jours , si la fièvre ne vient pas à son secours. Les douleurs de tête , qui succèdent à une sueur critique , présagent ordinairement la mort. Le mal de tête & les efflorescences miliaires se succèdent réciproquement. Les douleurs de tête , accompagnées de pesanteur & de penchant au sommeil , présagent des convulsions dangereuses. Si un mal de tête , qui a duré long-tems sans cause apparente , tombe sur

le cou & les épaules, & remonte ensuite à la tête, c'est un mauvais signe, à moins qu'il ne soit suivi immédiatement de crachats, ou d'hémorrhagie, ou de pustules sur tout le corps. Une douleur de tête, continuelle & opiniâtre, se termine souvent par la léthargie, l'épilepsie, l'apoplexie, l'aveuglement, la surdité, la phrénésie, la mélancholie, la paralysie. La migraine, qui est une douleur très-violente d'un des côtés de la tête, vient souvent d'un vice dans les premières voies, ou est causée par la matière de la goutte. Dans la migraine, plus la douleur s'étend vers le bras, du côté qui souffre, & s'il s'engourdit, plus on doit craindre l'hémiplégie & la paralysie de ce côté.

D O S.

Le dos se couvre quelquefois ; dans les maladies aiguës, de pustules, tantôt petites & semblables à des grains de millet, tantôt grandes & larges. Cette éruption est de bon augure, lorsqu'elle est critique, parce que la nature se débarrasse alors d'humeurs extrêmement putrides. Quelquefois aussi elle est pernicieuse. Celle qui est utile paroît avec des signes de coction, & soulage le malade. Lorsqu'elle a une fois commencé, elle va toujours en augmentant. On regarde comme dangereuses les taches qui sont livides & noires, qui disparaissent trop vite, enfin qui sont accompagnées d'autres signes pernicieux.



E M P Y È M E.

ON appelle *empyème* un épanchement de pus dans la poitrine, soit qu'il dépende de la péricripneumonie, ou de la vomique, ou de toute autre suppuration, tant du poumon que de la plèvre, du médiastin, du diaphragme, du foie, & autres parties des environs. Le plus commun est celui qui survient à la péricripneumonie. On doit le soupçonner, lorsque les crachats n'ont pas été abondans, & que la fièvre, plus ou moins forte, avec des exacerbations, sur le soir, subsiste après le quatorzième ou le vingtième jour de la maladie ; mais on en

aura quelque certitude, si les malades se plaignent d'une pesanteur à la poitrine, avec difficulté de respirer, & une toux sèche ; s'ils ont de la peine à se coucher sur un côté, qui est le sain ; s'ils ont un goût de pourriture à la bouche, avec perte de l'appétit ; des enflures œdémateuses, des sueurs nocturnes, des frissons irréguliers, des anxiétés, &c. La fluctuation du pus, que quelques malades sentent & entendent, de même que l'ondulation, qu'on peut découvrir, & la saillie que forme ce liquide, en se rapprochant des tégumens, ne laisse aucun doute.

L'empyème est toujours très-dangereux, & fait périr ordinairement le malade, excepté dans quelques cas qui sont fort rares ;

tels sont ceux-ci : Si on s'est aperçu assez tôt de l'inondation purulente de la poitrine , pour faire l'opération qu'on appelle de l'*empyème* , & que le pus , qui en sort , soit d'un bon caractère ; que le malade soit sans soif , sans fièvre , sans diarrhée , & qu'il digere bien , on peut espérer de le sauver. Quelquefois le pus s'ouvre lui-même un chemin , sur-tout par le dos : quelquefois aussi il s'évacue par les crachats , ou par la diarrhée , & les voies urinaires. Si ces évacuations sont copieuses , elles peuvent avoir des suites heureuses. Mais , si le pus , après avoir été résorbé , reste dans les vaisseaux , il produit la phthisie , des fièvres putrides , des sueurs purulentes , & la mort.

ENGOURDISSEMENT.

Il arrive souvent , dans les maladies aiguës , que les parties du corps s'engourdissent , & tombent dans un état de stupeur. Pour tirer de ces accidens quelque présage certain , il faut avoir égard à tous les signes qui l'accompagnent.

Si , dans une maladie , il arrive un engourdissement , dont la cause soit dans le principe des nerfs , on aura raison de le craindre ; mais , si la stupeur n'affecte que les parties qui reçoivent des nerfs de la moëlle épiniere , elle n'est pas si dangereuse.

Il peut arriver que l'engourdissement soit produit par une crise ; ce qu'on reconnoît par les signes de coction , par le bon état des forces du malade , & la diminu-

tion des fyptomes. On ſçait bien què, dans ce cas, il n'y a pas beaucoup à craindre de cet accident.

ÉPIDÉMIES.

On donne ce nom à des maladies qui attaquent, dans le même tems, & dans une même région, un grand nombre d'invidus de l'un & de l'autre ſexe, de tout âge & de tout tempérament. Il réſulte de cette définition que ces maladies ne peuvent être l'effet que d'une cauſe commune & univerſelle : or on ne peut regarder comme telles, que la nature viciée des alimens, ou le dérangement de la température de l'atmoſphere. La premiere de ces cauſes, ſi l'on en excepte quelques cas particuliers, par exemple, dans les villes

aſſiégées, & les voyages de long cours, étant toujours une ſuite de l'intempérie des ſaiſons, nous ne nous attacherons, dans cet article, qu'à développer la doctrine d'Hippocrate ſur les maladies épidémiques, qui reconnoiſſent cette dernière cauſe, conformément au précepte qu'il donne à la fin de ſon Livre DES PRONOSTICS. *Il faut obſerver ſoigneuſement le caractère des maladies populaires, & connoître les effets que doit produire l'état des ſaiſons.*

Mais, pour en bien juger, il eſt eſſentiel de connoître quelle eſt leur juſte température. Hippocrate, dans ſon Livre de *Aëre, Locis & Aquis*, la fait conſiſter à avoir des pluies en automne, un hiver qui ne ſoit ni trop doux ni trop froid, mais qui tienne un

juste milieu, & que le printems
& l'été ayent des pluies qui vien-
nent à tems. Galien s'explique
d'une maniere un peu plus détail-
lée. « Au lever d'Arcturus [a],
» dit-il, les pluies commencent,
» & les vents froids annoncent la
» fin de l'été, & le commence-
» ment de l'automne. Ensuite le
» tems se refroidit peu-à-peu ;
» & , vers le coucher des
» Pléiades [b], on s'apperçoit
» bien de ce changement. De là,
» jusqu'à l'équinoxe du printems,
» le froid se soutient à-peu-près
» de même. Vers l'équinoxe, la

[a] Étoile de la constellation du Bour-
vier. Son lever arrive vers la mi-Sep-
tembre.

[b] Les Pléiades sont un assemblage
de six étoiles dans le col du Taureau.
Elles se couchent vers la mi-Novembre.

» chaleur

» chaleur commence à se faire & en-
» tir. Mais, depuis le lever des
» Pléiades [a] jusqu'à la Cani-
» cule [b], la chaleur & la sèche-
» resse vont en augmentant ; &
» alors les vents du midi soufflent
» pendant quelques jours, & sont
» suivis de pluies qui durent au-
» tant que les vents étésiens [c].»

Lorsque les saisons jouissent
de cette température, elles ne
peuvent être la cause des mala-
dies. Hippocrate observe même
(Aphor. viij, section 3,) que celles
qui surviennent dans ces tems favo-

[a] Le lever des Pléiades arrive vers
le milieu du mois de Mai.

[b] Vers le milieu du mois de Juillet.

[c] Vents réglés, entre le nord &
l'ouest, qui soufflent pendant l'espace de
six ou sept semaines, c'est-à-dire depuis
le commencement d'Août, jusques vers
le milieu de Septembre.

Pronost.

E

rables, sont plus régulières, & se jugent plus facilement. Quoiqu'on observe, dans tous les tems d'une année bien tempérée, toute espèce de maladies, il y en a cependant qui paroissent régner plus communément dans certaines saisons. Ce pere de la médecine les a rangées sous quatre classes dans les Aphorismes 20, 21, 22 & 23, la Section déjà citée.

» Le printems, dit-il, on observe des manies, des mélancholies, des épilepsies, des hémorrhagies, des angines, des enchirénemens, des enrouemens, des toux, des lépres, des dartres, des vitilignes, des pustules ulcérées de différentes espèces, des tubercules, & des maladies articulaires.

Dans l'été, il règne, outre quel-

ques-unes de ces maladies, des fièvres continues & ardentes, un grand nombre de fièvres tierces; des fièvres quartes, des vomissemens, des flux de ventre, des ophthalmies, des douleurs d'oreilles, des ulcères à la bouche, des affections putrides dans les organes de la génération, & des pustules de sueur.

Dans l'automne, outre un grand nombre de celles de l'été, on observe des fièvres quartes & erratiques, des gonflemens de rate, des hydropisies, des marasmes, des difficultés d'uriner, des lenteries, des dyssenteries, des sciaticques, des angines, des asthmes, des *volvulus*, des épilepsies, des manies, des mélancholies.

Dans l'hiver, on est affecté de pleurésies, de péripneumonies,

de léthargies, d'enchifrenemens ; d'enrouemens, de toux, de douleurs de poitrine, de côté, & des lombes ; de maux de tête, de vertiges, & d'apoplexies. »

Mais, si les saisons s'écartent de la température que nous avons décrite, les maladies se multiplient, & prennent de nouveaux caractères. Il est donc essentiel au médecin de connoître ces écarts, & de faire attention à leur degré & à leur durée. Lorsqu'ils sont rares, médiocres, & de peu de durée, ils ne produisent que quelques symptômes, aussi passagers qu'eux. Hippocrate n'a cependant pas cru devoir les négliger : il nous les indique dans le 17^e Aph. de la Sect. iij. « Parmi les constitutions journalières, dit-il, celles dans lesquelles les vents septen-

trionaux règnent, resserrent les corps, les rendent plus robustes, plus mobiles, bien colorés : l'ouïe devient plus fine ; le ventre se resserre : on sent des picotemens dans les yeux ; & , si l'on éprouvoit quelque douleur à la poitrine, elle devient plus vive. Mais, si ce sont les vents méridionaux, qui règnent, ils relâchent le corps, en augmentent l'humidité, rendent l'ouïe dure, la tête pesante : on éprouve des vertiges ; on sent plus de peine à se mouvoir, & le ventre devient plus lâche. » Il avoit dit auparavant, dans le 5^e Aphor. de la même Section : « Les vents méridionaux rendent l'ouïe dure, obscurcissent la vue, appesantissent la tête, rendent paresseux, & lâche. Lorsqu'ils dominent, ils produisent ces symptômes dans les

maladies. Les vents septentrionaux excitent la toux, dessèchent la gorge, resserrent le ventre, suppriment les urines, excitent des frissons, produisent des douleurs de côté & de poitrine; &, lorsqu'ils règnent pendant un certain tems, il faut s'attendre à voir ces symptomes dans les maladies.»

Nous devons faire observer qu'en parlant des vents, Hippocrate ne fait jamais mention que des septentrionaux & des méridionaux: cela vient de ce qu'il ne considère pas les vents, en tant que vents, comme cause des maladies, mais seulement par le froid ou le chaud qui résultent de leur action; car ce sont les deux qualités de l'air auxquelles il attribue le plus d'efficacité dans la production des maladies: c'est ce qu'il

nous enseigne lui-même dans le premier Aphorisme de la même Section.» Le changement de température dans les saisons est une des principales causes des maladies, & sur-tout les plus grands changemens, tels que ceux du chaud & du froid; les autres à proportion. «Les autres changemens, qu'il ne fait qu'indiquer, sont ceux de l'humidité ou de la sécheresse, dont il évalue l'action dans les Aphorismes 7 & 16.» Dans les sécheresses, dit-il, Aphorisme 7, il règne des fièvres aiguës; &, Aphor. 16, on voit des phthysies, des ophthalmies, des douleurs articulaires, des stranguries, & des dyssenteries. Mais, dans les tems pluvieux, les fièvres sont longues: on observe des flux de ventre, des gangrenes, des

épilepsies, des apoplexies, des angines. »

Pour que ces vicissitudes puissent produire de véritables épidémies, il faut qu'elles règnent pendant des saisons entières; & alors leur effet ne se fait pas sentir tout de suite, comme semblent l'avoir pensé tous les auteurs modernes d'Observations épidémiques: il ne s'observe que dans la saison suivante; c'est ce qu'Hippocrate a annoncé, d'une manière bien claire & bien précise, dans les Aphorismes 11, 12, 13 & 14 de la troisième Section; Aphorismes que nous croyons devoir transcrire ici.

» *Aph. 11.* « Si l'hiver est sec; les vents dominans sont septentrionaux; le printems pluvieux avec des vents du midi, il régnera

nécessairement, pendant l'été, des fièvres aiguës, des ophthalmies, & des dyssenteries, surtout parmi les femmes & les hommes d'une nature humide. »

Aph. 12. « Mais, si les vents de midi règnent pendant l'hiver; si, en même tems, il fait de grandes pluies, que le printems soit sec, & qu'il règne des vents de nord, les femmes, dont les couches doivent se faire au printems, avortent à la plus légère occasion. Celles qui portent leur fruit à terme, mettent au monde des enfans infirmes & valétudinaires, qui périssent presque aussitôt qu'ils sont nés, ou traînent une vie foible & languissante. Le reste des hommes éprouve des dyssenteries, des ophthalmies sèches; & les vieillards

lards, des catarrhes qui les suffoquent promptement.»

Aph. 13. « Un été sec, dans lequel les vents septentrionaux dominent; suivi d'un automne pluvieux, avec des vents méridionaux, produit, dans l'hiver suivant, des douleurs de tête, des toux, des enrouemens, des rhumes de cerveau, & dans quelques sujets, des phthifies.»

Aph. 14. « Si les vents de nord règnent pendant l'automne, & qu'il n'y ait point de pluies, les personnes d'un tempérament humide, & les femmes, s'en trouvent assez bien; mais les autres personnes sont exposées aux ophthalmies sèches, aux fièvres aiguës, à des rhumes de cerveau, & quelques-uns à des mélancholies.»

Les faits & les observations

que nous avons rapportés jusqu'ici, d'après le pere de la médecine, ne sont que les élémens de sa doctrine sur les épidémies. Les constitutions journalieres ne produisent, comme nous l'avons dit, que des symptomes passagers: on peut en dire presque autant des constitutions des saisons. Il faut des intempéries plus durables, pour donner naissance à de véritables maladies épidémiques, qui participent toujours des symptomes élémentaires, que nous avons dit être le produit des constitutions plus particulieres. Les intempéries de chaud, de froid, de sec, & d'humide, combinées avec les vents septentrionaux & méridionaux, peuvent varier à l'infini; de sorte que ce seroit une tâche très-longue & très-difficile de les

décrire toutes. Aussi Hippocrate ; marchant sur les traces des géomètres , s'est-il contenté de décrire dans ses ÉPIDÉMIQUES quatre constitutions principales , qui fussent pour nous apprendre à faire l'application des principes généraux , qu'il avoit établis dans la troisième Section de ses Aphorismes ; principes que nous avons exposés ci-dessus , & pour nous mettre en état de connoître les constitutions présentes , & de pres sentir , par l'état des saisons , les maladies qu'on doit attendre. La première de ces constitutions peut servir d'exemple pour les constitutions chaudes & sèches ; la seconde , pour les années froides & humides ; la troisième , pour celles où le froid & la sécheresse dominant : la quatrième enfin pé-

che par un excès de chaleur & d'humidité. Hippocrate a décrit ces quatre constitutions , non d'après des idées de théorie , mais telles qu'elles ont été réellement observées : aussi l'intempérie dominante ne règne t-elle pas également dans toutes leurs parties. Nous allons transcrire ici ces quatre constitutions , en suivant la version qu'en a donnée M. Desmays , le seul auteur qui ait bien développé les idées d'Hippocrate sur cette partie essentielle de sa doctrine , & d'après lequel nous avons tâché d'en présenter cette esquisse.

1^{ere} CONSTITUTION.

» A Thase , depuis l'équinoxe d'automne , jusqu'au coucher des Pléiades , il fit des pluies dou-

ces, abondantes & continues. Pendant tout ce tems, les vents furent méridionaux. Ces mêmes vents régnerent pendant presque tout l'hiver : ceux du septentrion soufflerent peu. La sécheresse fut grande pour la saison, & l'hiver étoit semblable à un véritable printems. Les vents méridionaux continuèrent pendant le printems : il fit un froid assez sensible, & presque point de pluie. Pendant la plus grande partie de l'été, le tems fut couvert & nuageux : il ne plut point. Les vents étésiens soufflerent rarement, foiblement, & par intervalles. Ainsi, des vents constamment méridionaux, & de la sécheresse, caractérisèrent cette saison.

Vers les premiers jours du printems, il parut des fièvres ardentes.

à la suite des vents septentrionaux, qui avoient fourni un contraste de peu de durée avec la constitution générale de l'année ; mais elles attaquèrent peu de personnes. Elles étoient bénignes, rarement accompagnées d'hémorrhagies ; & personne n'en mourut. Un grand nombre de malades eurent des parotides ; les uns, d'un seul côté ; les autres, des deux ; la plupart, sans fièvre ; quelques-uns, avec un peu de chaleur fébrile. Ces tumeurs se dissipèrent toutes, & sans venir à suppuration. Elles étoient molles, grandes, larges, sans inflammation, sans douleur, & se dissipèrent toutes d'une manière insensible. On les observa dans les adolescens, les jeunes gens & surtout dans les plus robustes, rarement dans les personnes du sexe.

La plupart eurent des toux sèches ; suivies peu après d'enrouement. Quelques-uns des plus vigoureux eurent le testicule droit ou gauche, d'autres l'un & l'autre douloureux & enflammés ; les uns avec fièvre ; les autres sans fièvre, souvent avec de grandes douleurs. Mais ces maladies se dissipèrent sans le secours de l'art.

Mais , pendant tout l'été , & jusques dans l'hiver, grand nombre de phthifiques furent réduits à garder le lit ; & cette maladie fit des progrès sensibles dans la plupart de ceux qu'on soupçonnoit d'en être atteints. D'autres, qui avoient des dispositions à cette maladie, en ressentirent pour lors les premières atteintes. La plupart de ces derniers moururent ; & aucun de ceux que la maladie rédui-

fit à garder le lit, n'échappa à une mort prompte. La maladie fut plus aiguë, & la mort plus précipitée qu'elle n'est ordinairement ; tandis que les autres maladies, compliquées de fièvres même les plus longues, étoient légères & bénignes. En un mot, de toutes les maladies de cette constitution, la phthisie fut la plus grave, & la seule qui enleva beaucoup de monde. Dans ces phthisies, on observoit ordinairement de l'horreur dans les accès. La fièvre étoit continuë, aiguë, sans intermission complete. Elle avoit le caractère de l'hémipitrite triste. Un accès modéré étoit suivi, le jour d'après, d'un redoublement plus fort que le précédent ; & la maladie devenoit plus aiguë. Les

fièvres étoient continuelles , mais partielles. Le froid des extrémités étoit grand ; & la chaleur se rétablissoit difficilement. Les déjections étoient bilieuses , peu considérables , pures , tenues , irritantes , & fréquentes. Les urines étoient tennues , décolorées , crues & modiques , ou épaisses , avec une petite quantité de sédiment mal conditionné , crud , & hors de saison. La toux étoit petite & fréquente ; les crachats cuits , peu abondans , & expectorés difficilement. Ceux qui avoient une toux violente , ne crachoient rien de cuit , mais des crudités jusqu'à la fin. La plupart avoient mal à la gorge , dès le commencement , & , durant tout le cours de la maladie , avec rougeur & inflammation. Il

distilloit sur cet organe une petite quantité d'humeur tenue & âcre. La consommation faisoit des progrès rapides ; & le malade empiroit à vue d'œil. Il avoit un dégoût universel & continu , & point de soif. Enfin il survenoit du délire aux approches de la mort : telles étoient les phthysies de cette constitution.

Il y eut , pendant l'été & l'automne , quantité de fièvres continuës & bénignes. Elles étoient longues , mais d'ailleurs sans symptômes fâcheux. La plupart avoient un cours de ventre , qu'ils supportoient facilement , & point d'autres incommodités notables. Les urines étoient communément d'une bonne couleur , mais pures , tennues , & avec coction vers le jugement. La toux étoit modérée.

Les malades expectoroient facilement, & n'avoient point de dégoût. Ils prenoient volontiers, & avec succès, des alimens. Enfin ces fièvres différoient de celles qui accompagnoient la phthisie, en ce que l'horreur étoit suivie d'une petite sueur. Les redoublemens étoient vagues & incertains : ils ne parvenoient point à une intermission parfaite, & suivoient assez les périodes des fièvres tierces. La moindre durée de ces fièvres étoit de vingt jours ; la durée commune, de quarante : beaucoup ne furent jugées que le quatre-vingtième. Quelques-unes de ces fièvres ne gardèrent point cet ordre, & furent jugées irrégulièrement, & sans crise ; mais alors elles furent, pour la plupart, sujettes à de promptes rechutes

dans lesquelles on observoit l'ordre des jours indiqués ci-dessus. Ces fièvres se prolongeoient quelquefois jusques dans l'hiver. De toutes les maladies de cette constitution, la phthisie seule fut funeste : les autres n'étoient point mortelles. »

II. CONSTITUTION.

» A Thase, la saison fut refroidie tout-à-coup, dès les premiers jours de l'automne, par des grands vents de septentrion & de midi, qui régnerent jusqu'au coucher des Pléiades, & amenèrent une humidité prématurée. Pendant l'hiver, les vents soufflèrent du septentrion : il plut fréquemment & abondamment. Il tomba aussi de la neige. Le beau